

## **Terrorisme : violence, images, symboles**

En Irak, les insurgés ont complété leur panoplie grâce à une technique nouvelle. Aux attentats-suicides, aux bombes au bord des routes, aux exécutions de « collabos » (policiers, recrues de l'armée, traducteurs fusillés), aux prises d'otage, ils ont ajouté l'utilisation de tireurs d'élite. Ceux-ci visent les soldats américains de loin, créant une insécurité supplémentaire : d'où viendra le prochain tir ?

Mais à toute innovation stratégique correspond une innovation médiatique. En effet les tireurs ou leurs aides filment leur action, si bien qu'ils font le reportage en même temps que l'attentat lui-même. Les images frappent aussi vite que les balles, mais elles portent plus loin. En effet, comme les entraînements, les cassettes testaments de volontaires de la mort, les égorgements d'otages, etc., toutes ces images seront exploitées, diffusées sur Internet ou vendues en CD Rom ou Dvd, jusque sur les marchés de Bagdad.

Le mouhadjine à la fois sniper et reporter, ou, si l'on préfère, la trilogie idéologie plus violence asymétrique plus propagande résume le statut du terrorisme, lutte d'idées, de forces et de symboles.

Lié par nature au conflit, le terrorisme prépare, redouble ou remplace les hostilités, la guérilla, la révolution. À ce titre, il semble justiciable d'une approche scientifique de la violence. Il est bien la « guerre du pauvre », guerre menée par des volontaires clandestins face à des armées puissantes, qu'il n'est pas question de vaincre en rase campagne, mais à qui le terroriste espère infliger un dommage insupportable (pertes humaines, perte de moral, perte de prestige, perte d'image....). Il est donc urgent d'en faire la **polémologie**

.Mais le terrorisme est aussi un message paradoxal : il est porteur de significations. Il mobilise des moyens de propagation, y compris les médias, et recourt des stratégies de reconnaissance. Doit-il être étudié comme une forme aberrante de " communication " ? Faut-il aussi en faire la **médiologie** ?

## Les invariants

Les actes terroristes peuvent ainsi se classer sur une double échelle.

Échelle de destruction. Elle va de la violence la plus précise (un tyrannicide qui apparente le terrorisme aux complots et conspirations) à la plus générale (des opérations terroristes, inscrites dans une longue lutte collective peuvent ne plus se distinguer de la guérilla ou de la guerre de partisans), du massacre à la simple " subversion ".

Échelle de propagation. Le message terroriste peut ainsi avoir une valeur de proclamation, de la plus vaste destinée à éveiller le genre humain (il se rapproche alors de la propagande en acte chère aux anarchistes) jusqu'à une valeur de négociation (plus cynique, il peut parfois toucher au chantage, au racket, à l'opération de service secret).

En somme, le terrorisme se trouve à plusieurs carrefours.

- Il suppose une casuistique. Le terroriste veut justifier en conscience la nécessité de sa violence que son adversaire tente de criminaliser. Il se réclame d'une légitimité supérieure (en l'occurrence l'obligation religieuse de jihad pour libérer une terre d'Islam, obligation bien supérieure aux lois irakiennes).

- Le terrorisme a une rhétorique, : il tente de convaincre et son adversaire (qu'il a perdu, que sa cause est injuste...) et son propre camp (que la victoire est proche, qu'il faut être unis...). Parfois aussi l'opinion internationale. Face à cela, les contre-terroristes s'efforcent d'empêcher la contagion de la peur ou de la solidarité

- Le terrorisme s'apparente à un ésotérisme, voire à un comportement de secte, puisqu'il vit du secret. Ses ennemis, eux, prétendent toujours le démasquer.

- Le terrorisme a une topologie : celle des réseaux. Ils dépendent à la fois de leur capacité de fonctionner malgré les tentatives d'interruption, et d'un environnement favorable (un sanctuaire par exemple). En face, le contre-terrorisme cherche le

<http://www.huyghe.fr>

contrôle du territoire.

- Le terrorisme a une économie : il gère des ressources rares et tente de produire des plus-values considérables (plus-value publicitaire de l'action spectaculaire à moindres frais par exemple). C'est cette logique que tentent de freiner ses adversaires.

- Le terrorisme procède à une " escalade " symbolique puisqu'il prétend élargir la signification de ses cibles ou de ses demandes jusqu'à en faire des principes historiques, religieux, métaphysiques : la Tyrannie, le Mal, la Révolution... Dans le camp d'en face, on tente, au contraire, de réduire le terrorisme, notamment de le réduire à sa composante criminelle.

- Le terrorisme est donc au total une stratégie de perturbation (qui vise à paralyser la volonté ou la capacité adverse) plus que de destruction. Face à cela, il ne reste plus à son ennemi qu'à élaborer une stratégie d'annulation.

### **Les données technologiques**

Tout conflit armé se redouble d'un conflit par, pour et contre l'information. Il faut espionner et surveiller l'adversaire. Il faut l'intoxiquer, le tromper, le décourager. Il faut soutenir le moral des siens. Il faut de la propagande, des images bien contrôlées, des informations bien ciblées. Toute guerre est nécessairement guerre du mensonge et des images. Et, en ce domaine, les stratégies dépendent aussi des technologies. Au cours de ces dernières années, les militaires ont cru toucher au but. La révolution numérique et les nouveaux médias mettaient à leur portée le contrôle absolu. C'était l'Info-guerre.

À la fin des années 90, les futurologues, dont ceux de la Rand Corporation, théorisaient déjà *netwar* , la guerre en réseaux qu'ils distinguaient de *cyberwar* , la guerre cybernétique ou plutôt assistée par ordinateurs. Ils étaient persuadés que les armées les plus *High tech*, issues des nations entrées dans la société de

l'information, seraient imbattables : elles sauraient tout, leurs adversaires seraient vite privés de moyen de communication, elles réagiraient instantanément, intelligemment et précisément. Elles sauraient gagner l'opinion par des méthodes de marketing en vertu de l'adage « Celui qui gagnera la prochaine guerre n'est pas celui qui aura la plus grosse bombe, mais celui qui racontera la meilleure histoire. »...

Patatras : le Pentagone en a rêvé, Al Qaeda l'a réalisé ! La société en réseaux se trouve confrontée au terrorisme en réseau. Déterritorialisée, faisant aisément circuler capitaux, armes et combattants d'un pays à l'autre, d'un groupe de soutien à un second, capable de se concerter sans doute largement via le web, mais aussi par des réseaux beaucoup plus archaïques ou informels ( tribaux ou familiaux par exemple), n'offrant aucune cible, les atteignant toutes, l'organisation terroriste donne là une leçon de stratégie post-moderne. Les djihadistes parfaitement les principes d'économie d'énergie, de dispersion des forces ennemies et de concentration des siennes, d'accroissement de la confusion adverse, de recherche des points d'amplification maximale, etc. À vrai dire, il sait comment utiliser le principe des réseaux pour se protéger et retourner contre nous nos réseaux télévisuels, financiers, électroniques, voire peut-être postaux pour obtenir une contagion optimale.

### **Sept médias, sept péchés capitaux de la stratégie occidentale.**

- La surveillance ne permet ni l'anticipation, ni la décision. Pourquoi Big Brother est-il un gros nul ? Pourquoi dépense-t-il des milliards de dollars pour des satellites et des logiciels de surveillance qui menacent les libertés publiques sans pouvoir arrêter dix-neuf terroristes armés de couteaux ?

- Le marketing de la guerre est inefficace. De croisade en justice infinie, de dommages collatéraux en images mal contrôlées, la machine grippe. Elle échoue à vaincre l'anti-américanisme, mais aussi le scepticisme et l'auto intoxication par la panique.

- La communauté résiste à la globalisation. L'Oumma islamique semble imperméable

à la force de persuasion de notre discours. Catastrophe : on peut utiliser les mêmes ordinateurs sans croire aux mêmes valeurs, la culture n'est pas soluble dans la technique !

- Le cathodique n'est pas universel. Al Qaeda, médaille d'or de judo-TV retourne contre nous la fascination des écrans. Du film catastrophe à la cassette-surprise, il maîtrise tous les genres. Nous avons l'habitude de voir les guerres avec nos caméras, nos satellites, nos missiles et nos morts sélectionnés. Bizarre de passer de l'autre côté de l'objectif !

- À société en réseaux, terrorisme en réseaux. Dans une économie immatérielle, dans un monde du temps réel, la peur se répand comme un virus informatique et les multinationales de la Terreur ont compris les principes du cybermanagement. Les croyances les plus archaïques commandent les outils les plus modernes.

- Les icônes n'ont pas perdu leur pouvoir. Ben Laden magnifié, stylisé, étale sa barbe de prophète et nous écrase de l'autorité du symbole. Son visage de déjà martyr donne un coup de vieux à nos beaux tee-shirts Che Guevara.

- La force du verbe persiste. Émerveillés par notre prétendue civilisation de la communication, nous avons oublié la puissance du Livre. Un texte d'il y a quatorze siècles suscite davantage de croyance que l'utopie des quatre M : Marché, Mondialisation, Média, Morale.

Au total, c'est la force du symbolique que nous redécouvrons. Pour les djihadiste toute réalité apparente renvoie à une réalité spirituelle : le mouhadjidine ne meurt pas, il est martyr. Il ne tente pas de libérer l'Irak, il le rend à son statut séculaire de terre sacrée. Il ne tue pas des Américains, mais des Croisés. Il n'égorge pas un otage, il exécute une sentence. Il ne vit pas à notre époque, mais dans le deuil du temps mythique du califat....

Pour vaincre des symboles, il faut un peu plus que des armes et des images.